



SOUVENIRS DU THÉÂTRE ALSACIEN DE MULHOUSE

JE 04/2026

L'esprit de la ville dans l'esprit de son théâtre

Après la fondation de l'ETS (Elsässisches Theater Strassburg) qui pour sa première, le 2 octobre 1898, avait choisi de monter une adaptation du roman français L'Ami Fritz, c'est dans sa foulée, sur son exemple, que furent créés l'année suivante l'ETM (Elsässer Theater Milhüsà), assemblée constituante le 21 janvier, et l'ETC (Elsässisches Theater Colmar), le 28 juin.

D'autres villes, plus petites, suivirent. C'était à travers le pays un même puissant mouvement d'affirmation... identitaire, comme on dirait aujourd'hui. Un acte politique, culturo-politique. Une manière éclatante de signifier aux autres, aux Prussiens, qu'on était différent, particulier. On ne parlait pas haut-allemand, mais son dialecte.

Frondes

Peut-être que les fondateurs de l'ETM, qui ont publié simultanément une revue littéraire « *Mitteilunge üs'm Elsässer Theater* », se montrèrent à l'occasion encore plus frondeurs « *frecher noch* » que les Strasbourgeois ?

La réputation de francophilie des Mulhousiens était déjà bien assise. Ils exaltaient, en français justement, le réveil alsacien : « *Un courant d'idées nouvelles et bienfaisantes pousse généreusement le peuple alsacien à secouer sa torpeur malade et lui donne la force de caractère nécessaire pour pouvoir, une bonne fois, revendiquer pour lui son dialecte et les signes caractéristiques qui lui sont propres.* »

Leur noble ambition : « *Nous voulons empêcher le peuple alsacien de dégénérer, maintenir intacte et pure notre langue nationale et garder les us et coutumes propres à notre race...* »

Cette tradition de francophilie et de suspicion vis-à-vis de la germanité, a été rappelée et soulignée lors de la célébration du centenaire du TAM en 1999 : « *'S Elsässer Theater hât in unserem Länd e Mentalität gebilde, wu gega àlle Germanisation's Versüech immun g'màcht hât... Nur so isch d'elsassische Seel im Frankrich erhàlte bliwe...* » « *Le théâtre alsacien a forgé un état d'esprit dans notre région, apte à contrer toutes les tentatives de germanisation. C'est ainsi seulement que l'âme alsacienne pourras maintenir en France.* »

Cependant, fut-il dit d'un même souffle, sur la voie d'une Fédération des peuples d'Europe, c'est « grâce à notre dialecte et notre parfaite connaissance de la langue française » qu'au-delà de tout repli identitaire « notre province et en particulier notre ville de Mulhouse auront un rôle primordial à assumer... ».

Comme quoi : encore à l'heure de l'Europe unie et d'une solennelle amitié franco-allemande vivace depuis quelques décennies, les Alsaciens, quand ils tiennent un discours officiel, se sentent obligés d'affirmer au préalable leur fidélité à la France et leur non-germanité de

toujours. Ce n'est qu'une fois ces précautions prises, ces assurances données, qu'ils peuvent se permettre d'exprimer leur volonté de conserver et de cultiver leur dialecte alémanique.

Si en 1899 du temps du *Reichsland*, l'affirmation de la culture dialectale (dans la littérature et le théâtre) avait manifestement le sens d'une résistance, d'une protestation contre les menaces d'une germanisation prussienne et bavaroise, de nos jours il s'agirait plutôt de protéger le dialecte de l'habitude du français, devenu pratiquement langue maternelle, et de lui ménager, dans la vie culturelle, quelques sites, quelques refuges, quelques créneaux. Dont le théâtre.

L'école aussi, de la maternelle à l'université, et la presse, les médias en général, la signalétique des lieux et les *Stammtisch*. Nous en sommes arrivés à un point où on ne pourra d'ailleurs pas se contenter de « protéger » des îlots de dialecte restants ; il faudra cultiver le dialecte, le faire croître, avec infiniment de soin et d'amour. L'amour des jardiniers, dont les parcelles sont petites. Mais ce qu'on plante, pousse en beauté.

Une comédie de mœurs...

...en écho à des moments choisis de « *Hit wird g'erbt* », de Freddy Willenbacher en 1976, premier prix du Concours Lucien Dreyfus.

Franc succès, tant les situations sont incroyables, mais vraies et si irrésistible la mauvaise foi des personnages les plus dynamiques. Ils mentent avec un tel culot ! Ils y croient, ils sont sincères dans leurs mensonges. Les contradictions ne leur font pas peur ! Éternelle comédie humaine.

Mais n'est-il pas significatif, et n'est-ce pas un indice pour l'avenir, que les scènes qui ont peut-être marqué le plus les spectateurs, si l'on se fie à l'applaudimètre, ce sont celles du Bourgeois Gentilhomme, « *D'r Adelsichtiga Tuechandler* ». Ah ! ces classiques leçons de danse, d'escrime et de philosophie, ici parfaitement rendues en alsacien. Traduction remarquablement précise et souple de Tony Troxler, Freddy Willenbacher et Joseph Schmitt. Un chef d'œuvre !

Le Président a eu raison, dans son éditorial du bulletin « *100 Jahr ETM-TAM* », d'insister sur la nécessité « d'élargir nos répertoires, à la fois en ce qui concerne leur thématique et en ce qui concerne leur provenance, au travers de traductions et d'adaptations d'auteurs nationaux ou internationaux ». Peut-être qu'en effet la créativité dialectale, dans notre théâtre, se fera plus rare à l'avenir, sous une forme vraiment originale, mais que traductions et adaptations y suppléeront, qui pourront se révéler aussi fécondes qu'en français certaines adaptations signées par Sartre, Anouilh ou Cocteau ? Le théâtre, depuis l'antiquité, a toujours largement vécu d'emprunts, de transpositions, de reprises, de bricolages, réalisés sous l'emprise de la nécessité ou du besoin, du désir.

Entre des extraits de pièces, ayant valeur d'échantillon, les prologues et intermèdes furent musicaux et chorégraphiques. Vitalité d'un théâtre qui a ses choristes et son groupe folklorique, ses décorateurs aussi et ses machinistes. De sorte qu'on y sait tout faire et qu'il y a là un capital infiniment précieux, accumulé au cours des ans, à travers les générations. Un capital fragile, cependant, dont on ne peut s'empêcher toujours de craindre des réductions, un fatal appauvrissement.

« *D'Kinder han 's letschta Wort* », Les enfants ont le dernier mot.

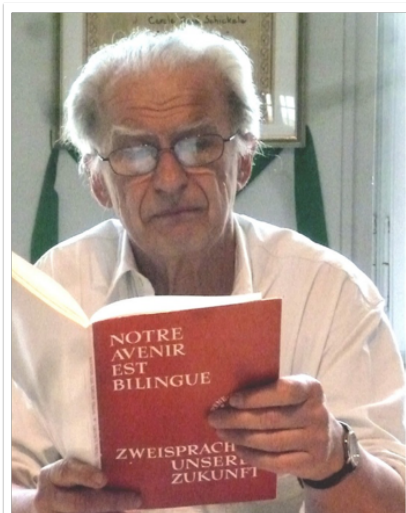
Tout au long du spectacle, pour assurer la transition entre ses différentes parties, deux enfants (du *Kindertheater*) apparaissaient sur le devant de la scène, un petit garçon et une fille un peu plus grande, avec des couettes. Ils n'étaient pas costumés, ils se tenaient là dans leur état naturel, en quelque sorte, comme chez eux ou comme ils pouvaient l'être à l'école.

Ils répondaient à « l'Esprit du TAM » qui, caché dans les coulisses, les interpellait de sa voix grave et évoquait rêveusement pour eux les débuts, les fondations, puis les grands moments de l'histoire de ce théâtre si vieux déjà, mais capable de rajeunir.

Il en donnait la preuve dans ce dialogue même, merveilleusement rimé par Huguette Durr, entre l'Esprit centenaire et les enfants d'aujourd'hui, promesses de continuité et de renouveau. On y entendait simultanément l'histoire et l'espérance, l'espérance dans le plaisir de la langue, de cette langue de plaisir, vivifié par le plaisir de la rime.

En définitive, qui l'eût cru, c'est la littérature qui sauve tout.

Souvenirs de la fête du centenaire en 1999, par Jean Paul Sorg, philosophe



J'y étais, ce fut une belle fête. La troupe avait choisi la formule de la Revue. Elle ne reprit pas « *Mi Tante* », une pièce de Lueger et Braunschweig, qui avait été écrite et montée spécialement en 1899 pour la Première.

Mais de cette comédie de caractère, aux allures maintenant vieillottes, elle a retenu quelques extraits rehaussés par une mise en scène alerte et les somptueux costumes d'époque. En deuxième partie, une ingénieuse adaptation moderne de quelques scènes de la comédie politique de Gustave Stoskopf, « *D'r Kandidat* », qui avait fait grincer des dents à la Belle Époque (1900). Ce candidat, transposé dans le monde d'aujourd'hui, on le voyait promettre tout ce qu'ils voulaient, aux Verts et au parti des Cyclistes !